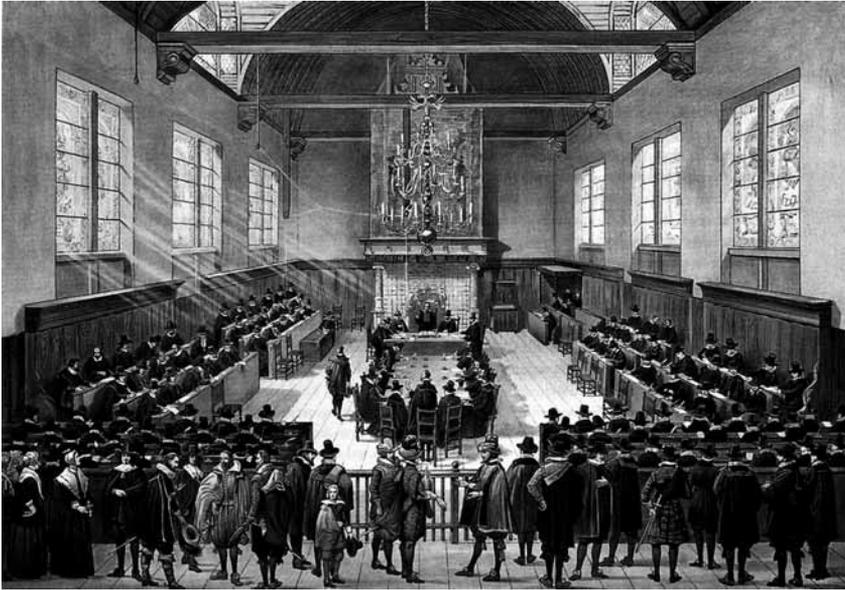


PROTESTANTS ET CATHOLIQUES, OU COMMENT LA FLANDRE ET LES PAYS-BAS CHANGÈRENT DE RELIGION

« La Flandre protestante et la Hollande catholique » - ce serait le titre sans surprise d'un livre d'actualité sur la couleur religieuse des Plats Pays à la veille de leur révolte contre le roi d'Espagne, voici quatre siècles et demi. La surprise est nôtre: n'est-ce pas le Nord protestant qui s'insurgeait contre l'administration antiprotestante du roi catholique et de ses représentants dans le Sud, à commencer par le sanguinaire duc d'Albe et son Conseil des troubles? L'image traditionnelle est simple. Au cours de cette lutte, le Nord rebelle, fédéré dès 1579 dans l'Union d'Utrecht qui forma le noyau des actuels Pays-Bas, conquiert son indépendance en tant que communauté protestante en s'opposant aux catholiques du Sud, fédérés au même moment dans l'Union d'Arras, lointain ancêtre de la Belgique, et demeurés fidèles au roi. Le Nord s'assura par ce geste politique une indépendance intellectuelle et une liberté religieuse qui le conduiraient bientôt à son siècle d'or, avec son prodigieux essor des arts et des sciences. Le Sud, pensait-on, continuait pendant quelques siècles de soupirer sous le joug de l'alliance du trône et de l'autel, tandis que le Nord goûtait les fruits succulents de la démocratie politique et de l'autonomie spirituelle. La Réforme protestante y devint le fondement mental de ce que des historiens étrangers comme Margaret Jacob et Jonathan Israel ont appelé récemment les «Lumières radicales», ce berceau d'un long processus culturel au cours duquel l'univers magique et l'obscurantisme religieux cédèrent la place à la raison moderne - ce sera ce «désenchantement du monde» analysé par le sociologue Max Weber qui lui-même emprunta ce terme évocateur à Balthasar Bekker, le pasteur amstellodamois qui dès la fin du XVII^e siècle contestait les prétentions philosophiques de l'Église réformée en réfutant la croyance au diable et aux sorcières et le recours à la magie.

Dans les Plats Pays désormais scindés en deux, la polarisation religieuse engendra ainsi deux images antagonistes et deux identités culturelles distinctes. Le Sud resta catholique, il se sentait même uniformément catholique. Le catholicisme du Sud fut un des motifs majeurs de la révolution belge de 1830. Il s'imposa avec fracas dans la vie politique et demeura longtemps une des bases de la vie publique de la nouvelle nation. Au Nord, c'est justement



J.W. de Jongh et H. Wagenvoort, réunion lors du synode de Dordrecht, 1618-1619. Image extraite de *Schoolplaten voor de vaderlandse geschiedenis* (Images scolaires de l'histoire nationale), vers 1915.

le protestantisme qui s'autoproclama porte-parole de l'esprit national. Jusque dans ses variantes les plus rigides et contraignantes, il se définit comme une religion nationale de liberté. Il se démarquait ouvertement des liens écrasants du dogme, de la hiérarchie et de la morale catholiques qui à ses yeux enserraient un Sud esclave du pape, considéré par certains comme l'incarnation de l'Antéchrist. Le Sud de son côté jouit de sa qualité de vie toute catholique et «bourguignonne» que pour rien au monde il n'échangerait contre le manque de joie de vivre, la rigidité intellectuelle et l'hypocrisie morale de la culture protestante au Nord. Du moins en était-il ainsi jusqu'à ce que la déchristianisation de la vie religieuse et la sécularisation de la vie publique et privée s'insinuent dans les sociétés des Plats Pays, depuis les années 1960, gommant en peu de temps quasi toutes les références ecclésiales et religieuses de la vie collective.

RELIGION OU CULTURE ?

L'opposition entre la Flandre catholique et les Pays-Bas protestants constitue assurément la différence la plus connue et la plus notable entre ces deux moitiés des anciens Pays-Bas. Comme tous les stéréotypes, c'est une distinction aussi révélatrice que discutable. Car le Nord est loin d'être uniformément protestant. Bien au contraire, dans la province côtière de Hollande et les provinces de l'intérieur, des poches catholiques plus ou moins étendues subsistent et toutes les villes, petites et grandes, y comptent depuis toujours de solides minorités catholiques indigènes, allant jusqu'à un tiers de la population urbaine dans les vieux évêchés d'Utrecht et Haarlem. Par les aléas de leur histoire politique, les provinces du Brabant-Septentrional et du Limbourg sont même restées en grande majorité catholiques. Elles tirent même de cet héritage culturel la fierté d'une identité propre, souvent anti-hollandaise. Traditionnellement le Nord définit sa mentalité par une double image, celle du marchand et du pasteur. Mais tandis que le pasteur fixait la morale dans un esprit calviniste, le marchand

gouvernait le pays, et ce marchand n'était pas forcément protestant: assez souvent il était catholique, ou même juif. D'après la grande enquête sur l'Europe religieuse publiée en 2003, la communauté catholique aux Pays-Bas représentait alors 31% de la population, bien plus que les 21% de toutes les Églises protestantes réunies... Le reste du pays était musulman, juif, rattaché à des courants spirituels nouveaux ou aliéné de toute appartenance ecclésiale et religieuse. Numériquement parlant, le Nord est donc devenu un pays catholique!

Peut-on dire l'inverse du Sud? Le protestantisme y a certainement beaucoup gagné en importance numérique depuis l'époque du régime presque uniformément catholique d'avant la Révolution de 1790 puis de la conquête française de 1792. Au Sud aussi il y avait depuis toujours des protestants réunis dans de petites communautés plus ou moins clandestines, dites «sous la croix», mais leur nombre n'avait aucune commune mesure avec celui des catholiques dans le Nord. Depuis le XIX^e siècle, des missions évangéliques ont pu y promouvoir la présence protestante. D'ailleurs, le libéralisme et d'autres idéologies politiques ont sérieusement entamé la primauté morale de la religion catholique, pour ne pas parler des scandales dont cette Église a récemment été l'objet. Néanmoins, dans la perception commune le ton dominant de la société du Sud n'est pas «protestant» mais «catholique».

Et pourtant! Le catholicisme a beau s'être renforcé au Nord au cours des deux derniers siècles, tout Nordiste catholique qui se respecte renvoie l'observateur étranger à sa mentalité et à sa culture «calvinistes». L'opposition entre catholique et protestant recoupe ici la distinction entre les stéréotypes du Nordiste sombre, frugal, radin, grossier et sérieux, et du Sudiste raffiné, bon vivant, exubérant, flexible et hypocrite à ses heures. Le Nordiste catholique moyen n'a aucune envie d'épouser le catholicisme du Sud dont il redoute le caractère baroque et les accents populaires quasimagiques; il se voit plutôt comme un catholique paré de couleurs protestantes, rationnel et prosaïque. De fait, la lutte que les catholiques néerlandais ont livrée depuis les années 1960 pour *l'aggiornamento* de leur Église, contre le conservatisme moral du Vatican, les a conduits à accentuer leur histoire particulière de minorité religieuse et politique. Elle les a rapprochés de



Cimetière protestant à Sint-Maria-Horebeke, enclave protestante en Flandre-Orientale, photo J. Lampens.

la culture calviniste: leur éthique de travail, leur aversion de toute hypocrisie, leur correction morale, l'individualisme, la sobriété dans l'expression de leur foi et le désir de rituels exprimant leur propre expérience vitale. Dans le contact avec les catholiques d'autres pays, les catholiques néerlandais se sont souvent sentis (et se sentent toujours) des protestants camouflés, ou du moins des chrétiens anti-Vatican. En tant que minorité culturelle ayant besoin d'un protecteur étranger pour se faire valoir dans la vie politique et sociale de la nation batave et s'émanciper de la domination protestante, ils sortaient dans les années 1960 d'un siècle d'ultramontanisme militant, à peine différent de celui du Sud. À l'heure actuelle ils préfèrent taire, voire nier cette ancienne servitude, tout en continuant à se réclamer de leur situation d'exception.

LES DEUX RÉFORMES

Dans l'Europe du XVI^e siècle la chrétienté s'est irrémédiablement scindée en deux. D'un côté se trouvaient ceux qui, en dépit de toutes les réserves qu'ils pouvaient ressentir, restaient fidèles à l'Église romaine. De l'autre côté se positionnaient ceux qui, de quelque façon que ce soit, élevaient une *protestation* contre les prétentions à la vérité et les abus de l'Église romaine. De Martin Luther à Huldrych Zwingli et de Jean Calvin à Menno Simons (le fondateur frison des baptistes pacifiques), ils choisirent une solution plus ou moins violente, mais toujours radicale, pour réformer l'Église de l'extérieur. Mais l'Église catholique comptait aussi ses propres réformateurs. À la Réforme protestante elle opposa presque immédiatement une réforme de l'intérieur, la Contre-Réforme - ou disons plutôt à l'heure actuelle pour bien marquer la simultanéité des deux mouvements: la Réforme catholique. L'appel universel à un clergé mieux formé, cultivant une conscience morale plus élevée et moins friand des deniers des fidèles, s'est répercuté dans les décisions du concile réformateur de Trente (1545-1563) qui sur le long terme ont changé la face de l'Église catholique romaine.

Au cours de cette double Réforme, le terme «protestant» fut revendiqué très tôt par tous ceux qui désiraient réformer la vieille Église hors de l'orbite de la papauté. «Protestant» était une devise de combat qui démarquait les Églises réformatrices: elle disait davantage ce qu'elles refusaient collectivement que ce qu'elles professaient individuellement - car les Églises de la Réforme se sont elles-mêmes bien souvent combattues à feu et à sang. Les protestants, c'étaient avant tout les victimes des catholiques: les huguenots en France, les luthériens en Autriche, les sociniens en Pologne, les frères moraves en Bohême, les vaudois en Italie. Au XIX^e siècle, dans un royaume des Pays-Bas profondément divisé entre un nombre croissant de courants religieux et d'Églises de la Réforme, «protestant» devint un terme fédérateur anticatholique qui permettait de profiler la nouvelle nation sous le signe de l'unité religieuse. Il supplanta même le vieux mot «réformé» (*gereformeerd*). Jadis prérogative et titre de gloire de l'Église publique, ce terme fut peu ou prou accaparé par des Églises protestantes dissidentes, à la doctrine raide et à la discipline sévère. Elles s'en réclamaient pour professer leur fidélité aux intuitions premières des grands réformateurs du XVI^e siècle.

UNE ÂME PROTESTANTE ?

L'effort accompli dans le Nord au cours du XIX^e siècle pour caractériser, voire restructurer le pays dans un sens «protestant» unitaire était bien entendu dirigé contre les catholiques. L'âme néerlandaise serait protestante par essence. Toutefois, depuis la reconnaissance publique de l'Église romaine et sa mise formelle sur le même pied que les Églises protestantes en 1796, après la révolution batave, la conscience de soi de l'Église catholique s'était considérablement raffermie. Les catholiques se rappelaient leur droit de primogéniture dans la communauté néerlandaise qui leur avait été dérobé au cours de la révolte par les

protagonistes protestants d'une révolution religieuse (la lutte *religionis ergo*) en dépit de leur participation active à la lutte pour la liberté politique (*libertatis ergo*).

Mais au XVI^e siècle c'était le Sud qui s'était autodéfini comme «protestant», d'abord dans ses variantes luthérienne et anabaptiste, puis ouvertement calviniste. Le grand mouvement iconoclaste de 1566 fut inauguré à Steenvoorde dans le *Westhoek* (actuellement en France) et secoua toute la Flandre avant de toucher le Nord. Le petit peuple flamand, brabançon et hennuyer se montra beaucoup plus perméable aux idées religieuses nouvelles et au séparatisme confessionnel que les catholiques du Nord. Ce n'est qu'à partir de l'Union d'Utrecht, qui joignit la raison politique aux idées religieuses, que la minorité religieuse victorieuse put imposer le calvinisme comme religion dominante dans le Nord. En conséquence, celui-ci se proclama désormais «puissance protestante» et se chargea de la défense des protestants opprimés ailleurs. Pendant un court moment ce fut également le cas dans quelques républiques calvinistes urbaines du Sud (Gand, Anvers, Bruxelles, Malines) jusqu'à ce que le duc de Parme y rétablît en 1585 pour au moins deux siècles l'ordre catholique.

Le renversement politique dans le Sud provoqua l'exode massif de quelque 100 000 à 150 000 réfugiés vers le Nord: en majorité des protestants militants bien sûr, mais aussi des chrétiens tièdes voire catholiques qui sentaient tourner le vent et suivaient le courant. La population de la Hollande et Zélande s'accrut de 15 à 20%, voire plus dans les villes industrielles, telles Middelbourg, Haarlem, Leyde ou Rotterdam. Amsterdam remplaça Anvers comme plaque tournante de l'économie mondiale et partant comme havre de la liberté de penser et de croire. Outre les marchands et les ouvriers du textile ou des métiers de luxe, c'étaient surtout les professions intellectuelles qui s'exilèrent vers le Nord, et cela par nécessité et par conviction. Un nombre prodigieux de maîtres d'école, imprimeurs, libraires, régents de collège et pasteurs protestants déferlait sur le Nord qui justement en manquait en raison de la tiédeur avec laquelle le calvinisme y avait initialement été accueilli. Les francophones du Sud furent autorisés à exercer le culte dans leur propre langue et soumis à leur propre synode: ces «Églises wallonnes» qui un siècle plus tard allaient accueillir les huguenots chassés par le roi de France.

Or, ces réfugiés pour la foi du Sud se comportaient comme de vrais militants. Se sentant obligés de prouver leur bonne foi et leur bon droit, ils envahirent non seulement les chaires mais tout autant la pensée religieuse et politique. L'Église réformée du Nord en fut profondément secouée et, en quelques décennies, redressée dans le sens d'un calvinisme orthodoxe: il fallait réformer non seulement l'Église catholique mais également toute la vie sociale, culturelle et morale de la communauté civile, et ce en profondeur. La Réforme devait être reprise et «continué» (la *Nadere Reformatie*) et la «pratique de la piété» (*praxis pietatis*) devait marquer la vie privée et publique. Si cela n'avait tenu qu'à eux, la nouvelle République du Nord serait devenue un paradis théocratique et piétiste où l'Église réformée fixait la politique à suivre, surveillait les idées et croyances et contrôlait, voire sanctionnait le comportement des fidèles. Mais leur statut d'immigrés interdisait à ces calvinistes purs et durs d'entrer dans les conseils urbains. À quelques exceptions près, ceux-ci demeuraient l'apanage des Néerlandais du Nord. S'ils n'étaient pas carrément libéraux, les conseillers refusaient de se faire dicter la loi par des parvenus ou des réfugiés du Sud. Surtout, ils rejetaient unanimement le chant des sirènes calvinistes qui prônait l'imposition de ce régime théocratique contre lequel ils s'étaient précisément insurgés dans leur lutte contre le roi d'Espagne.

Tout ce que les orthodoxes obtinrent lors du grand synode international de Dordrecht en 1618-1619 fut la reconnaissance du dogme central de la double prédestination dans sa version sévère, selon lequel Dieu avait prévu de toute éternité l'élection ou la damnation de chaque croyant, nonobstant la valeur morale de sa vie et de ses œuvres. Ce fut une victoire pour l'orthodoxie protestante, l'Église réformée se redéfinit en chassant les libéraux et la société

globale prit un tour à droite, mais les magistrats urbains refusèrent d'imposer la théocratie par la force. L'État continuait de respecter à tous les niveaux la liberté de conscience garantie par l'Union d'Utrecht. Tant que les fondements de l'État chrétien n'étaient pas attaqués, chaque citoyen pouvait croire ce qui lui semblait bon et, dans la mesure où la façade réformée de l'État demeurait respectée, pratiquer sa religion dans le domaine domestique et privé.

UN DESTIN CATHOLIQUE ?

Un même zèle caractérisait les calvinistes réfugiés au Nord et les catholiques du Sud qui travaillaient pour le rétablissement religieux et culturel de leur propre pays. Le Sud fut rapidement soumis à une grande entreprise de Réforme catholique sous la houlette sévère du régime espagnol des archiducs Albert et Isabelle. Il attira d'ailleurs de son côté quelques-uns des catholiques les plus militants du Nord, tels l'évêque et théologien Corneille Jansénius et le grand savant humaniste Juste Lipse qui un moment avait été tenté par l'expérience du Nord mais retourna bientôt vers le Sud. Si les autorités locales se montraient souvent réticentes à poursuivre les rares protestants restants, les souverains, leurs ministres, la hiérarchie catholique, l'université et les membres des nouveaux ordres religieux coopéraient étroitement pour redéfinir les provinces du Sud comme un vrai État catholique, à la culture religieuse unique et sans pitié par les dissidents.

De nombreux couvents et séminaires furent fondés, les églises et abbayes restaurées et adaptées au goût du baroque triomphant. Les peintres, sculpteurs et orfèvres, Pierre-Paul Rubens en tête, développèrent un nouveau langage visuel pour représenter et proclamer les vérités de l'Évangile, les dogmes de l'Église et la spiritualité des saints. L'université de Louvain devint le berceau de nouvelles tendances théologiques, en particulier du jansénisme dont l'inflexibilité théologique et la rigueur morale ne le cédèrent en rien au dogmatisme des calvinistes du Nord. Les jésuites d'Anvers de leur côté organisèrent la polémique avec les protestants outre-frontière, tandis que de grands pèlerinages marials (par exemple Hal et Montaigu, dans l'actuel Brabant flamand) proclamèrent la valeur de la piété catholique en contrepartie du piétisme protestant. Ainsi se construisit peu à peu le cadre politique, social, spirituel et moral qui devait inspirer pendant plusieurs siècles le catholicisme intransigeant du Sud érigé en religion d'État.

En fin de compte les calvinistes du Nord et les catholiques du Sud se ressemblaient donc à bien des égards. Ils eurent recours à des idées et à des mesures similaires et puisèrent leur énergie dans un même désir de construire une société nouvelle marquée du sceau d'une religiosité profonde mais modernisée. Il n'y a pas là de quoi s'étonner si l'on considère l'origine commune des acteurs religieux des deux moitiés des anciens Pays-Bas. Mais le résultat final était à l'opposé de la situation initiale: le Sud, purifié des calvinistes, s'était constitué une nouvelle identité catholique; le Nord, bien que tolérant la présence silencieuse des catholiques, s'était résolument forgé une identité protestante. Dans les deux cas, cette nouvelle identité devait persister pendant quelques siècles et marquer le cadre de vie et la politique nationale. Elle a même survécu aux grandes remises en question religieuses et culturelles de ces dernières décennies et au rapport changeant entre la religion et la société civile, séculière, pour générer deux grands faits culturels que chacun de nous reconnaît d'un coup d'œil: au fond, les Pays-Bas sont protestants, la Flandre est catholique.

Willem Frijhoff

Professeur honoraire d'histoire des temps modernes à la *Vrije Universiteit Amsterdam*.

w.t.m.frijhoff@vu.nl